

Michel Pinçon, Monique Pinçon-Charlot, *Les ghettos du Gotha. Comment la bourgeoisie défend ses espaces*

Paris, Éd. Le Seuil, coll. Essais, 2007, 294 p.

Stéphane Olivesi



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/1649>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.1649](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.1649)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2008

Pagination : 401-403

ISBN : 978-2-86480-981-4

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Stéphane Olivesi, « Michel Pinçon, Monique Pinçon-Charlot, *Les ghettos du Gotha. Comment la bourgeoisie défend ses espaces* », *Questions de communication* [En ligne], 14 | 2008, mis en ligne le 25 janvier 2012, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/1649> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.1649>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

Tous droits réservés

Michel Pinçon, Monique Pinçon-Charlot, *Les ghettos du Gotha. Comment la bourgeoisie défend ses espaces*

Paris, Éd. Le Seuil, coll. Essais, 2007, 294 p.

Stéphane Olivesi

RÉFÉRENCE

Michel Pinçon, Monique Pinçon-Charlot, *Les ghettos du Gotha. Comment la bourgeoisie défend ses espaces*. Paris, Éd. Le Seuil, coll. Essais, 2007, 294 p.

- 1 Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot récidivent avec un nouveau livre : *Les Ghettos du Gotha. Comment la bourgeoisie défend ses espaces*. L'entreprise avait commencé par *Dans les beaux quartiers* (Paris, Éd. La Découverte), initialement paru en 1989. Elle fut poursuivie avec la parution d'une série d'autres ouvrages consacrés à la bourgeoisie – grande de préférence –, au patronat, à certains phénomènes urbains liés à la division sociale de l'espace. L'originalité de la démarche et l'intérêt scientifique de ces investigations ne sont plus à prouver. Il reste que leur singularité tient au caractère difficilement pénétrable de certains milieux (notamment pour un enseignant-chercheur qui n'en est pas issu) et, peut-être plus encore, à l'inconscient qui anime une autre division sociale, celle du travail scientifique. Le contraste entre le grand nombre d'études consacrées aux différentes catégories de populations défavorisées et le peu de cas fait aux privilégiés conduit à dénoncer une injustice flagrante : pourquoi ne pas gratifier du privilège de l'objectivation ces populations qui ne sont pourtant pas dépourvues d'intérêt, d'autant que leur domination sociale et leur capacité à concentrer toutes les formes de ressources et de biens ne sont pas sans conséquence pour les autres classes sociales ? Comme les précédents ouvrages des auteurs, celui-ci

vient combler en partie cette lacune tout en écartant soigneusement les dénonciations de « complot », « mondialisation », « libéralisme », trop rapidement érigés en « Cause » de maux – tel l'accroissement des inégalités – via un travail d'enquête qui, par certains aspects, servira d'exemple aux apprentis-chercheurs.

- 2 Qu'apporte l'enquête sociologique puisque, si l'on est porté à la chansonnette humoristique avec la célèbre « Neuilly-Auteuil-Passy, tel est notre ghetto » ou, plus sérieusement, à l'analyse des politiques de la ville avec notamment la loi Gaysot (loi SRU du 13 décembre 2000), on sait que la ségrégation urbaine est forte, qu'il y a des communes riches et des communes pauvres, que ce phénomène – particulièrement visible en région parisienne en raison de l'ampleur des différences économiques – se retrouve à plus petite échelle en d'autres zones ? Au-delà du constat, l'enquête se propose de répondre à une question plus précise : comment s'opère, par quels mécanismes et sous quelles formes, la ségrégation urbaine qui induit une véritable agrégation des semblables ? Comment la grande bourgeoisie fait-elle pour perpétuer sa domination en inscrivant celle-ci dans l'espace urbain (et rural) mais aussi dans le temps ?
- 3 Le militantisme de la grande bourgeoisie – sa force – s'explique d'abord par l'existence d'une « classe consciente d'elle-même et attentive à défendre solidairement ses conditions de vie » (pp. 11-12). Ce militantisme des coulisses – comme le qualifie les auteurs – est d'autant plus efficace que sa discrétion est grande et que son emprise s'exerce aux moyens de sociabilités mondaines. Les auteurs n'engagent donc pas une sociologie des éventuels réseaux d'influence de la grande bourgeoisie. Ils optent pour un examen de ces sociabilités qui révèle les liens que tissent entre eux ses membres mais aussi, plus fondamentalement, les intérêts de classes qui les associent et les conduisent à agir de manière convergente et à concourir à la reproduction de leur domination en évoluant sans cesse.
- 4 L'intelligence stratégique de la grande bourgeoisie provient évidemment de ses ressources économiques et sociales qui lui permettent à la fois de supporter le coût des tracasseries induites par des dispositifs, telle la loi SRU, et de parvenir à en contourner les dispositions les plus embarrassantes. Ainsi, sans engager la construction de logements sociaux, la ville de Neuilly, modèle d'excellence républicaine s'il en est, parvient-elle à se conformer au dispositif et à ne plus payer de pénalités. En contrepartie et en l'absence de système de péréquation, ce sont les communes les plus pauvres qui doivent supporter le coût de l'aide sociale. Le tableau dressé par les auteurs (p. 33) est éloquent. En 2005, la ville de Neuilly comptait 2,6 % de hlm ; le prix moyen du m² en 2007 s'élevait à 6 383 € et le revenu annuel médian à 36 924 €. À l'autre extrémité, dans le même département, la ville de Gennevilliers comptait 63,5 % de hlm, le prix moyen du m² était de 2 361 € et le revenu annuel médian s'élevait à 11 058 €. Évidemment, dans la première, Nicolas Sarkozy obtenait aux élections présidentielles 87 % des suffrages et seulement 31 % dans la seconde. Oserait-on encore nier l'existence de déterminants sociaux et économiques du vote ? Et pour ne pas paraître vulgaire, doit-on taire scrupuleusement l'existence d'un vote de classe, même si – évidemment – le rapport entre l'appartenance à une classe sociale et le choix électoral n'obéit pas à une implacable mécanique déterministe ?
- 5 L'intérêt de l'investigation ne se résume pas à ces indicateurs quantitatifs. L'essentiel de la démonstration repose sur des données provenant du travail d'enquête, d'entretiens, d'observations. Ce travail d'objectivation porte sur l'entre-soi bourgeois,

les cercles, les clubs, les salons, les associations, et tous les lieux distingués par excellence qui n'accueillent que des personnes très distinguées. C'est d'ailleurs en ce point que résident les apports principaux du livre qui, s'il assume l'héritage du maître-livre *La noblesse d'État. Grandes écoles et esprit de corps* (Pierre Bourdieu, Paris, Éd. de Minuit, 1989), constitue une avancée dans la compréhension du rôle essentiel joué par ces sociabilités, Pierre Bourdieu n'ayant pas ou peu pris en compte, selon les auteurs, celles-ci dans ses analyses. Inversement, on regrettera peut-être que Michel Pinçon, Monique Pinçon-Charlot n'aient pas été plus sensibles à certaines nuances : la grande bourgeoisie de Neuilly est-elle comparable à celle du 7^e arrondissement de Paris ? Retrouve-t-on en l'une comme en l'autre les mêmes formes de concentration des mêmes types de capitaux ? Ce que les auteurs désignent comme étant la grande bourgeoisie, n'est-ce pas davantage un segment de celle-ci, lié en particulier à l'aristocratie terrienne et à sa descendance ? On regrettera donc que la délimitation du groupe de la grande bourgeoisie ne soit pas plus systématique et plus analytique aussi. Par exemple, si l'on oppose le Nouveau cercle de l'Union au Rotary, le Cercle de l'Union interalliée au Lion's Club, suggère-t-on l'existence d'une ligne de partage entre une grande bourgeoisie (de sang ?) et une bourgeoisie relativement aisée mais plus roturière ? Quels liens et quelles oppositions entre groupes sociaux ou fractions de classe ? Certes, les auteurs soulignent les différences entre les clubs et, notamment, les systèmes d'opposition sur lesquels reposent les jugements distinctifs que les agents appartenant à ces diverses structures associatives formulent à l'encontre des groupes partiellement rivaux, tout en fonctionnant de manière conjointe et convergente dans la défense de leur intérêt de classe. Cependant, ces analyses ne permettent pas de disposer d'une vue synthétique et précise du groupe social, de sa morphologie, de ses évolutions.

- 6 Dans le même sens, on regrettera l'engagement tardif (en conclusion) des concepts inspirés par Pierre Bourdieu de « capital patrimonial » et de « capital mondain » dans l'explication des phénomènes de reproduction et d'accroissement des inégalités. Sollicités plus tôt, ils auraient certainement permis de structurer davantage les analyses et de dissiper le sentiment de flottement qui emporte parfois le lecteur face à la succession de cas évoqués et d'exemples donnés. Ces concepts présentent une réelle pertinence pour au moins deux raisons. En premier lieu, ils couvrent des phénomènes irréductibles aux notions usuelles de capital économique ou de capital social. Par exemple, le capital patrimonial se rapporte à la possession de biens immobiliers qui ont une valeur marchande mais qui ont aussi une valeur symbolique, culturelle, historique, pour l'agent comme pour le groupe social et la société dans son ensemble. Parallèlement, le capital mondain ne se résume pas au carnet d'adresse, à la capacité relationnelle d'un agent à faire du lien dans le cadre de stratégies sociales et économiques, car il engage aussi la naissance et des qualités que seuls les héritiers peuvent espérer disposer et qui leur garantissent une *hexis* conforme aux règles de la mondanité ségrégative propre à la grande bourgeoisie. La seconde raison réside dans leur capacité intrinsèque à répondre au problème posé par les auteurs : comment la grande bourgeoisie fait-elle pour se perpétuer, reconduire sa domination et maintenir son homogénéité ? Ces concepts permettent d'objectiver les formes de transmission générationnelle qui garantissent aux descendants des ressources, mais aussi de comprendre pourquoi tous les dispositifs à visée égalitaire échouent à rendre la société plus juste, puisque n'agissant nullement sur les principaux ressorts de la reproduction sociale.

- 7 Au fil de la lecture, on cerne le relief et les particularités de l'entre-soi bourgeois, de ses lieux de prédilection pour les loisirs, la vie mondaine, l'habitation... On serait d'ailleurs tenté d'établir un parallèle et une comparaison entre ce dernier et l'entre-soi prolétarien. L'un est voulu, recherché, jalousement préservé ; l'autre est imposé, dénié, souvent rejeté. À plusieurs reprises, les auteurs soulignent l'importance des barrières symboliques (mais aussi bien réelles de béton et d'acier) qu'érigent la grande bourgeoisie pour se préserver, pour maintenir cet entre-soi, pour ne pas être confrontée à une quelconque altérité sociale. La ségrégation sociale que cette classe parvient à opérer, le racisme de classe qui la conduit à écarter tous ceux qui n'en sont pas, à les tenir à distance de ses lieux de prédilection, révèle la formidable violence symbolique qu'elle parvient à exercer, avec d'autant plus de force qu'elle a le droit et l'État – le sien – pour elle. Le racisme mondain qui caractérise l'entre-soi bourgeois nous invite à une dernière interrogation : n'est-il pas l'expression de toutes formes de rejet des classes que l'on qualifiait naguère de dangereuses, de laborieuses ou de populaires et qui, de fait, n'ont d'autres ressources que de subir la violence symbolique de la domination ou de s'y opposer par une violence fruste qui les enserre davantage encore dans leur statut de catégories inférieures ?
-

AUTEURS

STÉPHANE OLIVESI

Université Lyon 2, Stephane.Olivesi@univ-lyon2.fr